

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La jeunesse aux trousses

Raymond Plante

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, R. (1997). La jeunesse aux trousses. *Lettres québécoises*, (85), 11–12.

La jeunesse aux trousses

Je n'ai jamais choisi d'écrire pour les jeunes. En fait, si j'écris pour eux, c'est un peu la faute de Renault Gariépy et de la télévision.

Je m'explique.

AUTO PORTRAIT
Raymond Plante

À 16 ANS, DANS LES PETITS CAFÉS ENFUMÉS qui, les fins de semaine, se transformaient en boîtes à chansons, entre un poème de Jacques Prévert et *L'étranger* de Camus, j'ai reçu un coup de Rimbaud. Un choc ! Une passion fulgurante pour les livres. Je me suis mis à torturer obstinément ma petite machine à écrire. Comme un enragé, j'écrivais des poèmes, des histoires. Puis, devenu enseignant, en cinq ans, j'ai écrit cinq romans, tous refusés. Les éditeurs avaient raison, mais j'étais tenace. Bientôt, j'ai même laissé l'enseignement pour me consacrer à l'étude de la littérature et à l'écriture.

Et c'est là, en 1973, que tout a commencé. En jeunesse, je veux dire.

Un samedi matin, j'ai entendu une entrevue à la radio. Renault Gariépy, réalisateur d'une nouvelle série de télévision, *Minute Moumoute !*, racontait qu'il était à la recherche de nouveaux auteurs. Le lundi suivant, je l'ai appelé. Il m'a demandé si j'avais déjà écrit pour les enfants.

Jusqu'à-là, je n'avais griffonné que quelques contes plutôt abstraits pour ma fille de deux ans. Je lui ai fait parvenir ces contes. Il m'a proposé d'écrire trois sketches. Mon premier contrat. Ainsi, j'ai eu la chance de faire partie de la deuxième génération d'auteurs pour la télévision, qui avait alors 21 ans.

De la littérature jeunesse, je ne connaissais rien, à l'exception des bandes dessinées. Tintin reste le héros de mon enfance. Juste un peu plus tard, il y avait eu les aventures de Bob Morane, quelques livres encore, dont *Le petit Prince* et ce court roman très drôle, *Mon oncle*, adapté de l'œuvre de Jacques Tati. Pour ceux de ma génération, la télévision avait ouvert les portes d'un monde plein d'imagination et de surprises. Elle dominait toute autre forme de communication.

C'est donc tout naturellement que j'ai écrit en images pour la télé. Les émissions, souvent modulaires, nous permettaient de nous faire les dents sur des textes courts, fantaisistes, drôles et surtout variés. Nous abordions tous les sujets par le biais de sketches, de chansons, de contes graphiques, de marionnettes. Je le dis avec une certaine fierté, c'est à la Section jeunesse de Radio-Canada, en cette époque aujourd'hui révolue, que j'ai tout appris. J'y ai fait des rencontres formidablement

stimulantes, en particulier avec la complicité du réalisateur Pierre-Jean Cuillerier, qui savait mieux que personne réunir des équipes vivantes.

L'art de faire la courte échelle

Si j'ignorais tout de la littérature destinée aux jeunes, je connaissais encore moins ce qui s'écrivait au Québec. En 1978, furetant dans une librairie, j'ai découvert *Le loup, l'oiseau et le violoncelle*, un livre écrit et illustré par Christiane Duchesne, édité aux Éditions Le Tamanoir. Étonné, j'ai constaté que l'on pouvait faire des albums couleur ici. À l'intérieur du livre, le nom du directeur de la maison, son adresse et son numéro de téléphone. J'ai appelé Bertrand Gauthier qui m'a appris que Le Tamanoir était justement en train de se métamorphoser et de prendre un autre nom : La courte échelle.

Je lui ai proposé mon projet, tout simple. À mon émission, *Une fenêtre dans ma tête*, Roger Paré illustrait les thèmes hebdomadaires en dessinant des animaux d'une rondeur attachante et d'un humour tendre. J'ai proposé d'adapter certains de mes textes, chansons et poèmes, écrits pour la télévision et de les publier avec ces dessins. Pessimiste face à ses œuvres, Roger Paré répétait que ce n'était pas bon. Finalement, Bertrand Gauthier a réussi non sans peine à le persuader que ce n'était pas mauvais du tout... et les illustrations d'*Une fenêtre dans ma tête* ont valu à leur auteur le prix du Conseil des Arts du Canada dans cette catégorie en 1979.

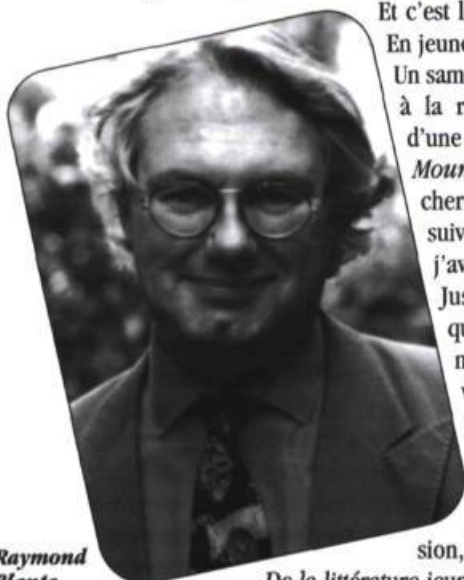
C'était le début.

Le souffle des lecteurs

Dès la parution de ce premier album, j'ai été convaincu que la littérature jeunesse québécoise, qui depuis quelques années connaissait de sérieuses difficultés, ne voulait pas mourir. Pour survivre, elle prenait un moyen qui, selon moi, restait le meilleur : rejoindre les lecteurs. Et où rencontre-t-on les jeunes obligatoirement ? Dans les écoles, voyons.

Un jour, Marie-Jeanne Robin, de Communication-Jeunesse, m'a appelé. « Voulez-vous rencontrer des jeunes ? » J'ai répondu oui, sans savoir ce qui m'attendait.

Ce qui m'attendait, c'était le souffle des lecteurs. Promu pigeon voyageur du livre, j'ai traîné mon gros sac dans plus de 700 lieux différents : bibliothèques, écoles, collèges, universités, salons du livre, au Québec, d'un bout à l'autre du Canada et même en France. J'ai tout vu. Peu à peu, mes présentations se sont modifiées, s'adaptant aux différents publics. J'ai surtout beaucoup appris. Comment peut-il en être autrement quand vous sentez le souffle des lecteurs dans votre cou ? Il faut inlassablement chercher, surprendre, faire rire ou sourire, avancer.



Raymond
Plante

Mes deux enfants et ces milliers de lecteurs m'ont entraîné dans des voies nouvelles. Ainsi, je me suis rendu dans des classes de cinquième ou sixième année avec... mes albums pour les tout petits. Pour m'adapter, j'ai écrit des romans s'adressant aux élèves du primaire.

En 1981, j'ai présenté le manuscrit de *Monsieur Genou* à Bertrand Gauthier. À l'époque, il ne croyait pas le moment venu de mettre sur pied une collection de romans. C'est pourquoi j'ai fait paraître cette histoire chez Leméac, dans la collection « Jour de fête » que dirigeait Jean-Marie Poupart.

L'année suivante, Poupart aimait *La machine à beauté*, mais Yves Dubé, l'éditeur, ne semblait nullement pressé de mettre ce roman au programme. Comme il ne me rappelait jamais et que je trouvais que des livres à 9,95 \$ étaient trop chers pour le marché, j'ai cherché un nouvel éditeur.

Une bombe et un certain « Raisin »

Jacques Fortin, de Québec/Amérique, m'a fait la proposition suivante : « Faire paraître un roman tout seul, ça ne m'intéresse pas. Mais si tu veux diriger une collection de romans jeunesse, je suis d'accord. »

Ainsi, j'ai été propulsé directeur d'une collection de livres de poche. J'ai connu des débuts tâtonnants jusqu'à la bombe. L'année de la bombe : 1984. D'une part, j'ai fait paraître un petit roman qui a obtenu beaucoup de succès, *Le Record de Philibert Dupont*, dont le sujet m'avait été inspiré par les jeunes qui, dans les bibliothèques, passaient de longues heures dans *Le livre des records Guinness*. D'autre part, c'est cet automne-là qu'est sorti *La guerre des tuques*.

Soudainement, avec ce film réalisé par André Melançon, le cinéma québécois pour la jeunesse connaissait son succès le plus éclatant. Et le livre, adapté par les scénaristes Roger Cantin et Danièle Patenaude, se vendait comme des petits pains. En quelques mois à peine, nous avons atteint les 25 000 exemplaires vendus.

Tout en dirigeant ma collection et en écrivant des émissions de télévision, je continuais à sillonner les routes du Québec. Au début de 1986, j'ai encore ressenti un certain écart entre mes livres et le public. Les premiers lecteurs vieillissaient. On m'invitait de plus en plus souvent dans des écoles secondaires. De quoi avais-je l'air, moi, avec mes livres qui visaient le primaire quand je me trouvais devant des classes de quatrième secondaire ?

C'est ainsi que, dans la bibliothèque de l'école secondaire de Lorrainville, une espèce de joueur de football de cinquième secondaire a levé la main et m'a dit : « J'aime lire. Mais dans les livres français, je ne reconnais pas le monde dans lequel je vis. Et dans les livres d'ici, il n'y a jamais personne de mon âge. »

Aussitôt, je lui ai répondu : « D'accord. Je vais en écrire un qui se déroule au secondaire. »

De quoi me suis-je inspiré ? Tout simplement de ma fille et de ses amies, qui étaient alors en troisième secondaire, des Laurentides où j'habitais et, bien sûr, de ces milliers de jeunes que je rencontrais. C'était l'époque chaleureuse où, pour pénétrer dans une école secondaire, il fallait se frayer un chemin entre les couples qui s'embrassaient ou fumaient. Époque chaleureuse, amoureuse. Mon sujet se trouvait là. Le roman s'est intitulé *Le dernier des raisins*. Une histoire d'amour, d'humour et de tendresse. Une sorte d'initiation.

Il est paru au début de novembre 1986. En arrivant au Salon du livre,

quelques jours plus tard, j'ai aperçu une longue queue qui patientait devant le stand de Québec/Amérique. Je me suis dit que René Lévesque devait se livrer à une séance de signatures. Je me trompais. Un professeur de l'école Pierre-Dupuy avait simplement lu le premier chapitre à ses élèves en notant que l'auteur allait être au Salon dans l'après-midi. C'était moi qu'on attendait. Dix ans plus tard, je m'étonne encore du succès de ce livre qui est, dit-on, le premier roman moderne pour adolescents. Traduit en six langues, il se vend encore très bien.

Dans les écoles, on me demandait d'autres histoires de mon « Raisin ». Sans l'avoir prémédité, j'en ai fait une série, chacun des volumes touchant un événement essentiel de l'adolescence : *Des hot-dogs sous le soleil* ou le premier emploi d'été ; *Y a-t-il un raisin dans l'avion ?* ou le premier voyage ; et *Le raisin devient banane* ou le premier appartement.

Et maintenant

Je plonge facilement dans l'aventure. L'écriture, qu'elle s'adresse aux jeunes de n'importe quel âge ou aux adultes, demeure un merveilleux moyen de patauger dans le monde, de le refaire, de se croire assez fort pour l'ébranler au secret d'une page, de se connaître, de se mesurer à sa conscience et à son talent. C'est énorme, fascinant, exaltant.

Il y a maintenant trois ans que j'ai laissé l'édition. Je demeure un écrivain, seulement un écrivain. Je veux fuir les étiquettes. Plus particulièrement celle que l'on accole aux auteurs qui écrivent des livres pour la jeunesse. J'ai fait paraître deux romans pour adultes, *Avec l'été* et *Un singe m'a parlé de toi*, dont la critique a parlé en bien. Chez XYZ éditeur, dans la collection « Les grandes figures », qui mériterait une plus grande attention, j'ai écrit *Derrière le masque*, la biographie romancée du gardien de but Jacques Plante.

Désormais, mes livres paraissent à La courte échelle où l'équipe est passionnée. Bertrand Gauthier et Hélène Derome m'ont redonné le goût d'écrire. Marilou Polaire, mon héroïne, me stimule. Mon prochain roman pour adultes, *Projections privées*, paraîtra en septembre prochain, dans la collection « 16/96 ».

En littérature jeunesse, j'ai fait à peu près tout : j'ai écrit des albums pour les tout petits, des petits romans pour les enfants, des plus longs pour les adolescents. Pendant 12 ans, j'ai dirigé des collections de romans chez deux importants éditeurs. J'ai été directeur de la revue *Lurelu*, le seul périodique « exclusivement destiné à la littérature québécoise pour la jeunesse ». À l'UQAM, où j'enseigne la littérature jeunesse, j'ai également été écrivain en résidence. Mes livres m'ont valu des honneurs et même de l'argent. On ignore généralement qu'il y a beaucoup plus d'auteurs pour la jeunesse qui réussissent à gagner leur vie avec leurs histoires. En vérité, la seule chose que je n'ai pas touchée, c'est l'illustration. Ce n'est pas l'envie qui manque, croyez-moi, mais comme je dessine à peu près comme je joue du piano...

Bref, j'ai dérivé un peu partout, j'ai cherché des voies différentes, j'ai zigzagué avec délices. Et je me retrouve devant vous, à vous dire que je n'ai rien voulu, mais je reste bougrement curieux et, surtout, quelqu'un qui aime les histoires, celles des autres, celles que je tente d'écrire passionnément. Pour tout le monde.

Dois-je me plaindre de ce que la jeunesse me colle à la peau ?

